

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ORLÉANS / CENTRE-VAL DE LOIRE
DIRECTION SÉVERINE CHAVRIER

SÉVERINE CHAVRIER

ARIA DA CAPO

CRÉATION 2020

Mathilde Cocq

Directrice adjointe
mathilde.cocq@cdn-orleans.com
+33 (0)6 63 04 32 55

Pauline Pierron

Chargée de production et de diffusion
pauline.pierron@cdn-orleans.com
+33 (0)6 76 59 15 22

CDN Orléans/Centre-Val de Loire

Boulevard Pierre Ségelle
45000 ORLÉANS
cdn@cdn-orleans.com
+33 (0)2 38 62 15 55

DISTRIBUTION

Mise en scène
Séverine Chavrier

Interprètes
**Guilain Desenclos, Victor Gadin,
Adèle Joulin et Areski Moreira**

Texte
**Guilain Desenclos, Adèle Joulin
et Areski Moreira**

Création vidéo
Martin Mallon / Quentin Vigier

Création son
Olivier Thillou / Séverine Chavrier

Création lumières et régie générale
Jean Huleu

Scénographie
Louise Sari

Costumes
Laure Mahéo

Arrangements
Roman Lemberg

Construction du décor
Julien Fleureau

Remerciements à **Naïma Delmond,
Claire Pigeot, Florian Satche et
Alesia Vasseur**

Production déléguée
CDN Orléans / Centre-Val de Loire

Coproduction
**Théâtre de la Ville-Paris,
Théâtre National de Strasbourg**



Avec la participation du DICRÉAM





CALENDRIER

2020 / 2021

CRÉATION

Festival Musica, Strasbourg

en partenariat avec le Théâtre National de Strasbourg

Du 30 septembre au 4 octobre 2020

CDN Orléans / Centre-Val de Loire

Du 21 au 24 octobre

Théâtre de la Ville - Les Abbesses

Du 12 au 15 novembre

Centre Pompidou, Paris

Du 4 au 7 mars 2021

2019 / 2020

CRÉATION reportée en raison de l'épidémie de Covid-19

Théâtre de la Ville - Les Abbesses

Du 28 avril au 6 mai 2020

Scherzando, agitato, andante ma non troppo, un quatuor de jeunes apprentis musiciens explore son âge et ses soubresauts.

L'adolescence est-elle une promesse ou une terrible attente, une acuité rare ou une confusion des sentiments, un retrait ou un élan, un sas ou un continent ?

De quels états mélancoliques ou extatiques est-elle porteuse ?

Si elle était une allure musicale, laquelle serait-elle ?

Une fille et trois garçons. L'un joue du violon, l'autre du trombone, un troisième du basson, elle, chante et joue du piano. Séverine Chavrier s'est mise à leur écoute dans tous les sens du mot puisque dans ce spectacle ils jouent de la musique, chantent, s'amusent mais aussi racontent à leur manière ce que cela signifie pour eux d'être adolescent. Leurs paroles tranchent avec les idées reçues sur cet âge qu'on dit ingrat.

Dans des jeux de masques, ils ironisent sur le regard que portent sur eux leurs aînés. Ou alors c'est avec des mots empruntés à Thomas Bernhard qu'ils éreintent leurs idoles : les anciens, les grands compositeurs, leurs parents...

Fruit d'une recherche en commun autour de la musique et de l'improvisation, cette création restitue au plus près l'intensité du désir, entre tendresse et énergie sauvage, face à un monde ouvert à tous les possibles.

Hugues Le Tanneur
pour le Théâtre de la Ville



Oriane Jeancourt Galignani : En tant que musicienne, après croisé si souvent musique, théâtre et danse dans tes spectacles, réalises-tu un rêve avec *Aria da Capo* : consacrer entièrement un spectacle à de jeunes musiciens ?

Séverine Chavrier : Je réalise surtout le rêve de travailler avec des adolescents, j'en avais le désir depuis longtemps. Mais c'est grâce à la musique et à la rencontre de ces jeunes musiciens que j'ai pu sauter le pas. La musique comme art et apprentissage me donnait le point d'entrée, l'autre point cardinal pour tenter de déplier leur monde. C'est avec eux que nous avons commencé à soulever les questions qui sont au cœur de ce spectacle : comment est-on musicien classique dans le monde d'aujourd'hui ? Comment est-on musicien à quinze ans ? Comment vit-on sa jeunesse avec cette pratique en partie solitaire, si difficile et exigeante ? Si l'on déclare avec Thomas Bernhard que la musique, dans sa sensualité et son abstraction est au-dessus de tout, comment fait-on pour vivre le reste ? Très peu de musiciens sont heureux avec la musique. Ce sont des questionnements que j'ai connus à leur âge, dans ma formation de musicienne. Pour ma part, le théâtre m'a sauvée.

Ce spectacle a-t-il des racines autobiographiques ?

Le lien que j'ai avec eux se fonde sans doute sur l'adolescence que j'ai eue mais surtout sur cette passion pour la musique. Nous avons des expériences, des références et des passions communes. Mais tout est parti d'eux. J'ai rencontré Areski Moreira, le violoniste, sur mon spectacle d'après Thomas Bernhard, *Nous sommes repus mais pas repentis* et il m'a ensuite menée aux autres interprètes, pour former ce quatuor de jeunes musiciens que vous voyez sur scène. La matière première que je tiens à préserver, c'est leurs paroles, leurs

échanges, leurs confidences, leurs rires, leurs complicités, leurs lucidités, leurs intransigeances, leurs préoccupations. Pour moi, c'est comme un plan en coupe de leur quotidien, un journal de leurs ébats espérés ou ratés. Je crois au fait que leur langue, avec ses scories, ses nouveaux vocables, puisse faire poésie et que notamment la violence de leurs propos nous ouvre la porte d'un monde qu'on ne soupçonnait pas et qui peut questionner notre propre avenir.

Ils parlent beaucoup d'amour et de musique, dirais-tu que ce sont les points cardinaux de leurs existences ? Dans quelle mesure ce spectacle est-il aussi une célébration de l'amitié adolescente ?

Le désir est la question centrale de leur vie. Savoir si on sera aimé, si on arrivera à aimer, à être désiré, à exprimer sa charge érotique, ce sont des questions cruciales je crois, à cet âge où on construit son paysage sensuel. Cette attention pour cet éveil du désir qu'est cette longue attente de l'adolescence est au cœur de notre travail. Puis, vient la question de la musique, comme monde du spectacle, comme apprentissage, comme exigence, comme absolu, comme passion, comme inatteignable. L'amitié aussi est fondatrice à cet âge, comme émancipation, baromètre de ses émois. Ici, l'amitié masculine, dans tout ce qu'elle comporte d'ambiguïté, d'amour, de rivalité. La complicité que l'on a à cet âge-là est unique. Il y a sur scène une passion entre ces hommes. J'ai voulu laisser vivre leurs rires, leurs bêtises, leur joie. Cette fête continue où chacun est confronté à sa solitude à travers le groupe.

Comment as-tu procédé pour faire advenir leurs confidences d'adolescents, portées par l'énergie ou la mélancolie ?

Ils ont tenu un journal de répétition ; chaque jour, ils devaient raconter ce qu'ils avaient vécu. La force de leur amitié,



réelle, hors scène, a aussi contribué au fait qu'ils réussissent à se livrer comme ils se livrent. Et un travail d'improvisation. Pendant la pause, ils se parlaient, puis ils devaient rejouer quelque chose de leurs discussions sur scène. J'ai travaillé le dispositif technique pour qu'ils puissent être des acteurs sans passer par un apprentissage de la scène. En tout cas, pour moi, ils ont toujours été des artistes à part entière. Grâce à eux, j'ai redécouvert le temps adolescent. Le temps infini de se raconter.

La musique est très présente dans le spectacle, toutes sortes de musiques, de celle dite « savante », au rap, de Beethoven aux tubes du moment. Pourquoi cet éclectisme ?

Parce que c'est aussi un des grands enjeux des musiciens aujourd'hui : vivre parmi ces musiques, vivre dans le MP3 quand ils cherchent quotidiennement à l'instrument un son riche et complexe. Ils sont traversés par toutes les musiques qu'ils écoutent sur leur smartphone. Il y avait donc l'idée de s'amuser à en reproduire certaines avec les moyens du bord, tout en trouvant parfois beaucoup de plaisir dans leur charge lyrique. Le musicien classique baigne dans l'immensité d'un répertoire infini et magnifique mais est aussi mis à l'écart de beaucoup d'autres musiques.

Pour ma part, je travaille toujours sans complexe avec toutes les musiques. Parce que je pense que la scène peut toutes les accueillir à un moment ou un autre des énergies de plateau.

Ton titre, *Aria da Capo*, suggère une structure libre, offerte aux variations...

Les Variations Goldberg s'ouvrent sur un aria da capo. Au-delà du clin d'œil, il y avait peut-être l'idée du début d'une boucle qui ne serait jamais bouclée, celle de l'adolescence. Un temps long et répétitif, un magnifique piétinement avant le grand saut. Chaque scène est une sorte de miniature, qui pourrait contenir le spectacle entier, une variation autour du même thème.

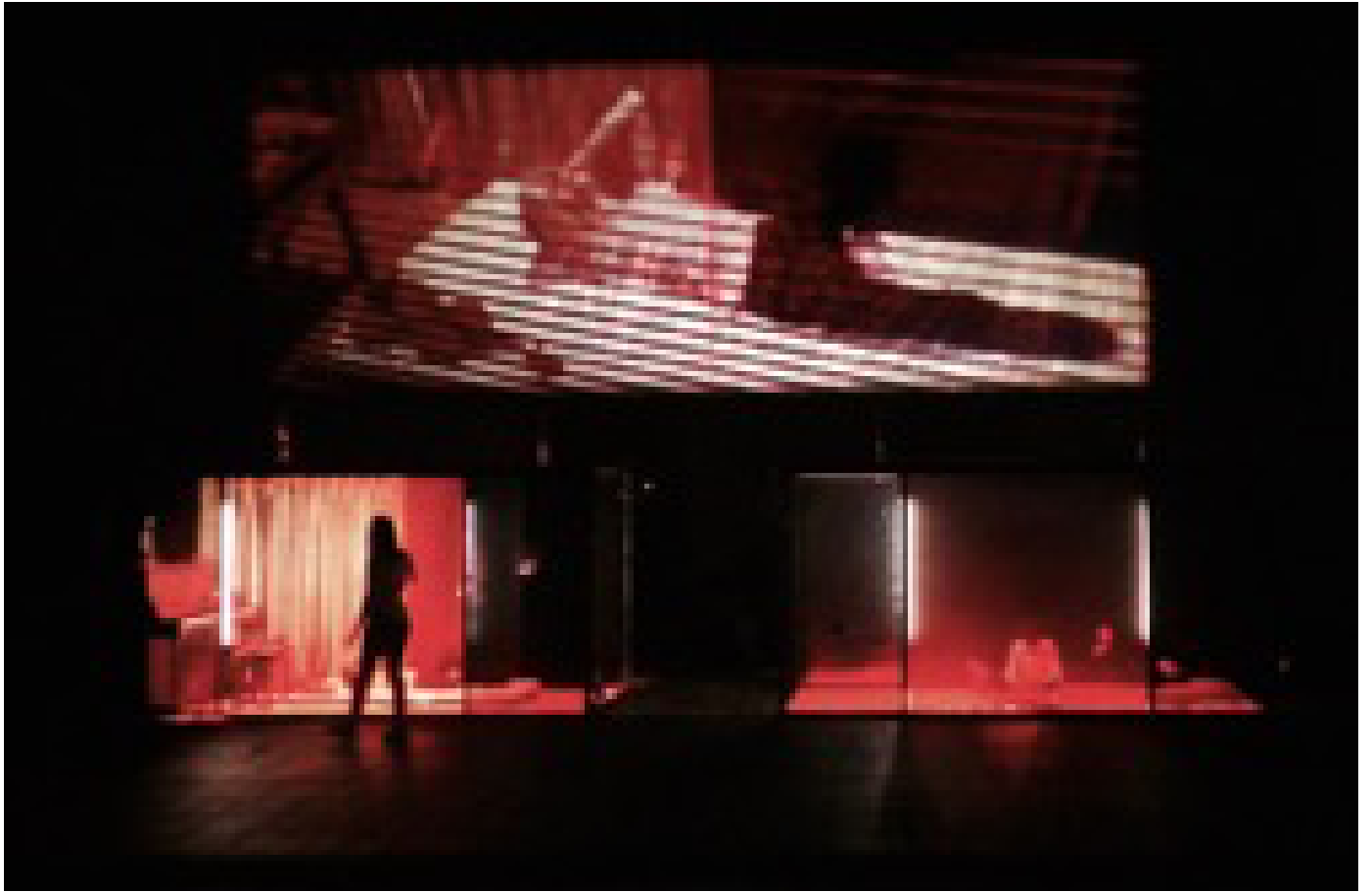
Comment as-tu pensé la présence des instruments, et de l'orchestre en fond de scène ?

Je ne voulais pas que la musique soit une performance, ni un problème. J'aurais voulu qu'ils passent tous par le piano, par le chant, qu'ils aient un rapport à l'harmonie parfois simpliste mais toujours lyrique. Le rapport à l'instrument sur scène est très différent de celui qu'ils ont au conservatoire. Dans le spectacle, il s'agit de la musique comme monde, référence, passion. Or, la musique de scène est pour moi un jeu de ritournelles, de remémorations, de références. Il s'agit de donner la charge lyrique, émotionnelle, énergétique d'une musique dans toute sa simplicité et son ossature. Avec quelques mini-arrangements, une enveloppe technique permanente, ils ont pu parfois improviser, créer une matière sonore qui sert la scène et le spectacle. Tout le travail était de défaire des réflexes d'élèves, de les aider à tenir les ambiances plutôt que de chercher à les transformer sans cesse sans en avoir forcément les moyens harmoniques et techniques. Less is more. Et puis il y a cet orchestre fantôme qui attend.

Cet orchestre fantôme est en effet très frappant... Était-il une idée à l'origine du spectacle ?

L'idée est venue assez tôt comme contrepoint et comme échappée à l'enfermement des chambres-boîtes. Échappée spatiale et temporelle aussi, comme un autre monde en voie de disparition, en résonance avec les voix off de musiciens absents. J'aime que cet orchestre sans musiciens, travaillé par quelques signes d'une présence humaine, apparaisse en film comme un off mental, comme un lieu d'attente ou de repli qui symboliserait aussi bien l'anonymat du groupe que le spectre de la grande musique symphonique.

Propos recueillis pour le Théâtre National de Strasbourg et le festival Musica.



SÉVERINE CHAVRIER

Directrice du CDN Orléans / Centre-Val de Loire, Séverine Chavier a rapidement déployé un projet aux lignes de programmation claires, riches et décroisées, invité nombre d'artistes internationaux, inscrit un nouveau temps fort festivalier à Orléans avec les SOLI, insufflé des rencontres d'artistes locaux et internationaux autour de la pratique de l'improvisation avec les Voyages divers, soutenu la création contemporaine avec des résidences et coproductions, irrigué le territoire régional avec des spectacles proposés en itinérance, attiré la jeunesse dans les salles de spectacle avec la gratuité étudiante, développé la formation et œuvré à l'insertion professionnelle de jeunes artistes.

Elle a également encouragé la mise en place de plusieurs installations éphémères dans les espaces communs du Théâtre d'Orléans et a été moteur dans cette préoccupation d'accueil, de circulation des publics et cette sensibilisation à la nécessité d'un théâtre qui soit un lieu de vie.

À son arrivée à la direction du CDNO, Séverine Chavier a inventé un rendez-vous annuel, les Voyages divers, composé de soirées d'improvisation au cours desquelles elle réunit, autour de son piano préparé, une pléiade d'artistes venus de tous univers artistiques confondus (Rébecca Chaillon, Jean-Pierre Drouet, David Geselson, Maud Le Pladec, Dorothée Munyaneza, Laurent Papot...).

Musicienne, metteuse en scène et diplômée de philosophie, elle dirige le CDNO depuis janvier 2017.

Après une hypokhâgne, elle obtient une médaille d'or et un diplôme du Conservatoire de Genève en piano, ainsi qu'un premier prix d'analyse musicale. Elle se forme au jeu d'acteur très jeune, rejoint les cours de Michel Fau et François Merle puis participe à différents stages où elle continue de se former auprès d'artistes comme Félix Prader, Christophe Rauck, Darek Blinski, Rodrigo Garcia. Chacun de ses spectacles est l'occasion de rencontres et de croisements.

En tant que comédienne et musicienne, elle multiplie les collaborations tout en dirigeant sa propre compagnie, La Sérénade interrompue. Aux côtés de Rodolphe Burger, elle rencontre Jean-Louis Martinelli pour qui elle crée et interprète la musique de plusieurs spectacles au Théâtre Nanterre-Amandiers (*Schweyk* de Bertolt Brecht, *Kliniken* de Lars Norén et *Les Fiancés de Loches* de Feydeau).

En 2009, La Sérénade interrompue obtient l'aide au compagnonnage avec la compagnie FV de François Verret dont elle devient l'interprète pour trois créations au piano préparé jusqu'en 2012 (*Cabaret*, *Do you remember no I don't* et *Courts-Circuits*).

Séverine Chavier développe une approche singulière de la mise en scène, où le théâtre dialogue avec la musique, la danse, l'image et la littérature. Elle conçoit ses spectacles à partir de toutes sortes de matières : le corps de ses interprètes, le son du piano préparé, les vidéos qu'elle réalise souvent elle-même. Sans oublier la parole, une parole erratique qu'elle façonne en se plongeant dans l'univers des auteurs qu'elle affectionne.

En 2009, sa pièce *Épousailles et représailles*, d'après Hanokh Levin, créée au théâtre Nanterre-Amandiers puis programmée au Centquatre-Paris par L'Odéon - Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival Impatience, dissèque les vicissitudes du couple avec humour, cruauté et humanité.

En octobre 2011, Séverine Chavier, alors artiste associée au Centquatre - Paris, y crée, dans le cadre du Festival Temps d'images d'Arte, *Série B - Ballard J. G.*, inspirée de James Graham Ballard, puis, au Festival d'Avignon 2012, *Plage ultime*, repris notamment au Théâtre Nanterre-Amandiers et à la MC2 Grenoble.

Depuis 2013, elle intervient régulièrement à l'École supérieure des Arts du cirque de Châlons-en-Champagne, le CNAC, et accompagne les élèves pour les Échappées.

Entre 2014 et 2016, elle est invitée à créer deux pièces au Théâtre Vidy-Lausanne, *Les Palmiers sauvages*, d'après le roman de William Faulkner, et *Nous sommes repus mais pas repentis*, d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard.

Après des tournées sur les plus grandes scènes françaises (Bonlieu, scène nationale d'Annecy, Nouveau Théâtre de Montreuil, Comédie de Reims, Théâtre d'Arras, l'Apostrophe de Cergy-Pontoise, Théâtre Liberté de Toulon...), ces deux pièces sont présentées en diptyque à l'Odéon-Théâtre de l'Europe au printemps 2016.

Elles ont toutes deux été reprises au CDN Orléans / Centre-Val de Loire avant d'être présentées au Monfort Théâtre (en partenariat avec le Théâtre de la Ville, Paris), au Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine, au Théâtre Garonne, Scène européenne.

Depuis 2015, Séverine Chavrier développe par ailleurs un travail au long cours avec la création d'*Après coups*, *Projet Un-Femme* dont les deux premiers volets, créés en 2015 et 2017, ont été présentés au Théâtre de la Bastille à Paris et en tournée à Lyon, Rouen et Orléans, réunissant des artistes femmes venues du cirque et de la danse. Un diptyque a été créé à Orléans avant d'être présenté au Théâtre National de Bretagne (Rennes), au Manège de Reims, à la MC 93 et à la Biennale internationale d'art contemporain de Rabat (Maroc).

La musique, qu'elle joue dans ses propres mises en scène ou avec de prestigieux improvisateurs, continue d'occuper une place importante dans sa vie d'artiste. En 2013, elle improvise au piano, en duo avec Jean-Pierre Drouet aux percussions pour le Festival d'Avignon et l'Opéra de Lille, et en trio avec Bartabas à La Villette.

À l'automne 2016, à La Pop (Paris), elle crée avec Mel Malonga, bassiste congolais, le spectacle *Mississippi Cantabile*, rencontre musicale entre Nord et Sud.

En janvier 2020, à l'invitation de Carmen Romero et du Festival Santiago a Mil, Séverine Chavrier a mis en scène une version en espagnol des *Palmiers sauvages*, *Las Palmeras Salvajes*, interprétée par deux acteurs chiliens : Claudia Cabezas et Nicolás Zárata.

En 2020, sa création autour de l'adolescence et de la musique, *Aria da capo*, est créée au Théâtre National de Strasbourg en partenariat avec le Festival Musica. Ce spectacle est en tournée pendant la saison 20/21 (CDN Orléans / Centre-Val de Loire, Théâtre de la Ville-Les Abbesses, Paris et le Centre Pompidou).

LE QUATUOR

Les quatre interprètes d'*Aria da capo* ont été ou sont élèves du Conservatoire à Rayonnement Départemental d'Orléans.

Areski Moreira (17 ans) l'intègre en 2009 et débute le violon l'année suivante. Il suit en parallèle des cours de danse, des ateliers de musique traditionnelle et débute le piano. En 2018, il entre au Conservatoire Maurice Ravel de Paris. La même année, il rencontre Séverine Chavrier pour les représentations orléanaises de *Nous sommes repus mais pas repentis* (*Déjeuner chez Wittgenstein* de *Thomas Bernhard*).

Quant à **Guilain Desenclos** (17 ans), il intègre le Conservatoire d'Orléans à l'âge de 10 ans, commençant son

curriculum par le piano, instrument qu'il travaille pendant cinq ans avant d'étudier le basson. Passionné par l'histoire de la musique classique, il s'intéresse, depuis 3 ans, à la composition. En septembre dernier, il devient élève du Conservatoire à Rayonnement Régional de Paris.

Au conservatoire d'Orléans, dès 5 ans, **Adèle Joulin** (18 ans) étudie le piano. En parallèle, elle travaille le chant au sein de chorales, la danse et la musique via des stages.

Victor Gadin (16 ans), benjamin du quatuor, a choisi le trombone, après deux années d'initiation tout en découvrant la batterie et la guitare hors de l'institution.





THÉÂTRE Au TNS avec Musica

Double jeu enlevé



Aria da Capo. Document remis

De jeunes musiciens jouent, au TNS, leur propre rôle. Drôle, réfléchi et virtuose.

Comment vient-on à la musique ? Nous habite-t-elle à notre insu ? Surgit-elle dans un contexte particulier ? Comment s'exprime-t-elle ? N'est-elle pas exercice prenant qui vient empiéter sur la vie de ceux et celles qui la pratiquent ?

Toutes ces questions innervent *Aria da Capo*, le spectacle imaginé par Séverine Chavier, sans jamais le parasiter. Ce n'est pas une leçon de bonne pratique et de philosophie de la musique, mais un spectacle sinueux, souple, mélodieux qui va inspecter au cœur de jeunes musiciens la fibre artistique qui les innerve. Comment peut-on être musicien, telle est la mélodie de cette pièce. Vit-on sa vie différemment quand on passe son temps à pratiquer pour atteindre la virtuosité ? Dans ces journées peuplées de croches et de doubles croches, de gestes techniques et de souplesse, a-t-on le loisir de vivre sa vie de jeune adulte, avec ses doutes, ses égarements, ces pérégrinations parfois interrogati-

ves ? Y a-t-il de la place pour l'improvisation tant musicale que vitale, ou l'instrument dicte-t-il le tempo du vécu ?

Sur scène, le plateau est mouvant comme l'est l'humeur des jeunes virtuoses. Se glisse dans le propos une pincée d'autodérision, de détachement, variation possible de cette aptitude à se donner tout entier pour sortir des notes mélodieuses du creux d'un instrument. On vagabonde parfois du côté du surréalisme, parfois du côté du doute, souvent du détachement, et de la capacité à rebondir quand s'incruste un mal-être ou une fausse note allégorique.

C'est un quatuor qui fait voguer le spectacle entre grand sérieux et détachement, vague à l'âme et possibles recompositions amicales ou amoureuses. Sans oublier les échappées musicales. Ces variations artistiques s'accompagnent d'auto-inspections savoureuses qui pourraient presque être transcrites musicalement en notes noires, blanches, croches, parfois pointées. Parfois, entre deux envolées musicales et verbales peuplées de mises en question, de phrases réinventées, de mots qui ne sont pas toujours ceux de tous les jours, s'infiltré une mélodie parasite qui remet en question le chemin emprunté mais duquel on voudrait peut-être s'écarter.

La pratique musicale est tout pour ces jeunes virtuoses, parfois jusqu'à l'excès. Quand ces moments de doute s'infiltrèrent, la camaraderie redistribue les partitions et la musique de la vie est bonne.

Christine ZIMMER

Jusqu'au 4 octobre au TNS. En partenariat avec Musica.



SCÈNE REPORTAGE



Doux oiseaux de jeunesse

Séverine Chavrier monte *Aria da Capo* pour le Festival Musica, au TNS et au CDN d'Orléans. Une poignante rêverie sur l'adolescence et la musique. *Transfuge* a pu assister à une répétition. PAR DOMINIQUE LINDEMANN

« **A** llez ce soir n'oubliez pas, on travaille la mélancolie ! » ; Séverine Chavrier s'adresse à ses jeunes interprètes réunis autour d'une table alors que, après plusieurs mois d'un intense travail de plateau, le dernier filage d'*Aria da Capo* commence dans quinze minutes. Adèle et Areski terminent leur Poke bowl ; Victor et Ghislain papillonnent à l'extérieur. Ils sont fatigués (c'est leur deuxième filage consécutif) mais tout le monde plaisante de bon cœur. Surprise : Areski apprend que son père est garé à l'extérieur du théâtre. Il aimerait, ce soir, voir son fils jouer. Mais la metteuse en scène s'y oppose avec une douce fermeté. Elle confiera plus tard : « ils ont créé une partition où

ils se dévoilent beaucoup, ma responsabilité est qu'ils puissent la jouer chaque soir sans danger. Sans interférences des copains, des parents ». Cela fait plusieurs mois en effet que Séverine Chavrier et ses quatre complices – des jeunes gens qui ne sont pas acteurs et veulent consacrer leur vie à la musique - improvisent et travaillent ensemble autour de ces questions : qu'est-ce qu'être un musicien classique aujourd'hui à l'heure du MP3 ? Comment concilier le sentiment de ne pas pouvoir vivre sans musique avec l'existence des bars *lounge* et de la musique d'ascenseur ? Comment vivre une telle vocation et qu'en attendre ? Comment la tisser à notre époque ? Enfin : comment travailler des heures



durant quand le désir sexuel est sans cesse aux aguets et que la vue d'une femme, parfois, donne le vertige ?

Souvenirs de rêves piétinés

Mais voilà l'heure de commencer. Pendant que les acteurs se préparent, je découvre le dispositif imaginé par Séverine Chavrier et son équipe. Sur scène trois grandes boîtes/ cages, surmontées d'un grand écran, cachent des pupitres inoccupés, une sorte d'orchestre fantôme. « Les boîtes représentent leur chambre. La chambre de l'adolescent, c'est son espace d'imagination, son espace de rêverie, son seul espace privé. L'un d'eux dit d'ailleurs à un moment : "je ne suis pas chez moi". Ça m'a beaucoup touché. Et puis ce dispositif permettait de leur éviter le travail d'acteur et donc, grâce à la technique et l'organisation de l'espace, de les protéger ».

La première scène démarre : Areski et Ghilain sont affalés sur un matelas : ils partagent leurs fantasmes érotiques. Sur l'écran, leur image, en noir et blanc. Une chose me frappe aussitôt. Leurs gestes déliés, leurs attitudes nonchalantes, le cadrage, font penser, pour leur côté erratique et élégant, à certains films de la Nouvelle Vague. La directrice du CDN d'Orléans réagit : « je vous suis assez là-dessus. Areski a un petit côté Pierre Clémenti et puis je voulais que le filmage ne rende pas la chose ultra-contemporaine, mais plus universelle. D'autant que la vidéo permet de se rapprocher des visages, ce que j'adore au théâtre ». Impression d'intemporalité qui stupéfait d'autant plus qu'on entend, en *off*, les voix de grands musiciens (Sergiu Celibidache, Gyorgy Sebok, Michel Portal, Stockhausen, Pierre Henry, Pierre Schaeffer) évoquer leur art. Et que ces quatre jeunes corps débarquent soudain affublés de masques de vieillard. On est saisi alors par le contraste entre la décontraction de leur silhouette et ces masques rigides. « Pour moi ces masques évoquent la peur, une peur consubstantielle à cette question : à quoi ressemble l'avenir d'un musicien ? Eh bien ça peut être cela : vieillir tout en continuant à rêver de jouer *Le Sacre du printemps* dans un grand orchestre. Et il n'y a rien de déshonorant à cela. Mais ces vieillards représentent aussi le silence de toutes les attentes bafouées contrastant avec le sentiment d'avoir toute la vie devant soi qu'on ressent quand on

est jeune. Ce qui me touche c'est tout ce que ces vieillards peuvent charrier de souvenirs et de rêves piétinés. Je pense, par exemple, à la scène ou Areski et Ghislain plaisantent de Schoenberg cassant les vitres de chez Stravinski. J'appelle cette scène « Los Angeles » car elle me fait penser au moment où Thomas Mann, Adorno et Schoenberg sont à Los Angeles, complètement perdus, en train de regarder une Europe dévastée. » De la neige tombe pendant cette scène. Et en effet on est étreint à l'idée qu'un tel héritage passe ainsi dans les corps et les veines de ces jeunes gens.

Maîtres anciens

Mais ces masques raides et fantomatiques convoquent également les maîtres auxquels, plus peut-être que tout autre artiste, le musicien classique est sans cesse confronté. Des maîtres avec lesquels il entretient un rapport d'admiration et de rejet mêlés. « Ce rapport paradoxal, ce mouvement incessant entre la vénération et l'écrasement, Thomas Bernhard est l'écrivain qui le décrit avec le plus de vérité. Oui, le musicien classique est obligé de lutter constamment. ».

« Il faudrait qu'on arrive à alterner le trivial et le sublime car c'est ça le théâtre »

Séverine Chavrier

Sur le grand écran rectangulaire, alors que nos jeunes gens sont étendus sur un matelas, défile un fil Instagram imaginaire. L'occasion pour nos jeunes garçons de se moquer de Messiaen et ses admirateurs, de Zubin Mehta et ses regards concupiscent, de Samson François et son alcoolisme invétéré, etc. On pense en effet à Bernhard dont Séverine Chavrier a déjà adapté *Le Déjeuner chez Wittgenstein*. Pour *Aria da Capo*, la metteuse en scène a beaucoup pensé aux *Célestes*, « une pièce qui raconte un repas où plusieurs artistes déjeunent à côté de son idole présente sous forme de marionnette. À la fin, ils tapent sur les marionnettes avec des marteaux et finissent par écraser leur idole. Ghislain était particulièrement sensible à ce thème. C'est un jeune homme qui est capable, dans notre pièce, de prendre en charge le monde de la musique comme spectacle. *Le Naufragé*, encore de Bernhard, aurait aussi pu être très inspirant avec son récit d'un musicien qui entend Glenn Gould et qui arrête de jouer parce qu'il a rencontré l'indépassable. Je comprends cela complètement. Moi-même j'aurais pu avoir cette tentation, à leur âge... ».

Le spectacle continue, flottant, onirique, erratique, prenant. Les images s'enchaînent, se

ARIA DA CAPO
de Séverine Chavrier. Du 30 septembre au 4 octobre au TNS de Strasbourg (Festival Musica), du 21 au 24 octobre au CDN Orléans, du 12 au 15 novembre au Théâtre de la Ville-Les Abbesses, du 4 au 7 mars au Centre Pompidou à Paris.



croisent, se chassent, tantôt en couleur, tantôt en noir et blanc. Areski joue du violon, Ghislain du basson, Victor du trombone, Adèle chante. Ils fument, dansent, discutent, se marrent, s'engueulent. Des scénarios s'esquissent en filigrane ; des marivaudages. Areski et Adèle sont-ils liés par une amitié amoureuse ? Ou serait-ce Ghislain et Adèle ? Victor, lui, lit une poignante lettre à Mozart inspirée de la lettre à Brahms qu'imagina le compositeur argentin Mauricio Kagel. Le spectateur suit, touché et fasciné, ces thèmes et variations – sans fil narratif – sur la jeunesse, la musique et le désir. On mesure combien tout le spectacle repose sur le montage. « Ma méthode à moi c'est le montage, même si l'art du montage est très difficile au théâtre. Je crée des miniatures dans lesquels j'essaie que le tout soit compris dans chaque scène car j'aime que les choses résonnent entre la partie et le tout. C'est pourquoi, en tant que metteuse en scène, je dois faire des allers-retours constants entre les détails et la grande forme. ».

Le trivial et le sublime

Séverine Chavrier parle de montage. On pourrait tout aussi bien insister sur le travail de mixage requis par ce spectacle. En effet, les sons et les bruits se suivent, se chevauchent, se mêlent en une entêtante rhapsodie : blagues

de cul, langue incompréhensible (pour les plus de trente ans) des réseaux sociaux, des ritournelles au piano, au violon, au basson, des rires, des fulgurantes citations de musiciens illustres (« j'ai des imaginations qui sont plus concrètes que la salle de concert de Leipzig »

dixit Stockhausen) et de philosophes (« la musique est en voie d'extinction » dixit Deleuze). Quand je lui parle mixage, Séverine Chavrier répond : « oui, il faudrait qu'on arrive à alterner le trivial et le sublime car c'est ça le théâtre ». Trivial : ces corps d'ados avachis sur des matelas se droguant ou fantasmant de se faire sucer. Sublime : le temps infini dont ils disposent, « le temps de se raconter, le temps de vivre un temps avant d'avoir à prendre en charge sa propre vie ». Trivial et sublime : ce mélange, si propre à l'adolescence, d'énergie et de fatigue.

Alors la mélancolie, fut-elle assez travaillée

ce soir ? La metteuse en scène me répond en musicienne : « oui, mais le travail n'est pas fini. Il continuera entre chaque représentation. Le spectacle d'octobre ne sera pas celui de mars. Je cherche quelque chose de plus noir encore, quelque chose qui porte plus loin. Je cherche des choses plus suspendues parfois, un geste un peu plus long ». Belle promesse car le spectacle que j'ai vu ce soir-là résonne encore en moi...

« Ce mouvement incessant entre la vénération et l'écrasement, Thomas Bernhard est l'écrivain qui le décrit avec le plus de vérité »

Séverine Chavrier

« Aria da capo », une ode musicale à la jeunesse

Le spectacle de Séverine Chavrier est porté par quatre adolescents pleins de fougue

MUSIQUE

La fameuse phrase de basson qui ouvre *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky, quelques bribes du *Concerto pour violon*, de Tchaïkovski : sur scène, quatre musiciens, le visage recouvert d'un masque de vieillard, claqueront bientôt leurs chaises pliantes, chassés par les barrissements du trombone. Le ton est donné. De cet exercice de l'ambivalence, entre foi brûlante et désir de destruction, Séverine Chavrier a tiré *Aria da capo*, qui met en images, en émotions et en polyphonie de manière organique, la vie de quatre adolescents promis à la musique, comme à un sacerdoce.

Guilain, Adèle, Areski et Victor sont tromboniste, chanteuse et pianiste, violoniste et bassoniste. Ils sont beaux. La même fureur de vivre habite ces jeunes âmes, dont les corps s'émeuvent d'un éveil sexuel aux pulsions plus ou moins crues. Leur répond en filigrane la sérénade séductrice et prédatrice du *Don Giovanni*, de Mozart (« *Deh, vieni alla finestra* »).

Créé dans le cadre du festival Musica au Théâtre national de Strasbourg, en septembre 2020, le spectacle, conçu par la directrice du CDN Orléans/Centre-Val de Loire, était, cet automne, à Cergy-Pontoise (Val-d'Oise) et au Théâtre de l'Athénée, à Paris, avant de terminer l'année au Théâtre Roger-Barat d'Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise).

Trois écrans, deux à cour et à jardin, un plus grand placé au fronton de la scène, rythment l'espace, lui-même scindé en deux cages transparentes, que prolongent les quelques chaises vides d'un orchestre fantôme, en fond de plateau. C'est dans ces espaces clos, debout, assis, le plus souvent couchés à même le sol, que les quatre

artistes en herbe (qui en fument aussi) vont se livrer à une partition de simulacres.

« *La musique, le sport, les nanas, il y a beaucoup de points communs* », lâche l'un d'eux. Tous sont habités par cette rage de vivre qui fait exploser en vol des ballons bourrés de confettis et détruit les pianos à coups de barre de fer. La musique fait partie intégrante du travail de Séverine Chavrier, elle-même musicienne venue au théâtre. Standards classiques – dont certains, signifiants, tels les *Variations Enigma*, d'Elgar (une musique qui fait mal), Mozart (à qui sera envoyée une lettre), Mahler (la « Marche funèbre » de la *Symphonie n° 1* sur la comptine *Frère Jacques*, qui mêle la mort à l'enfance) –, mais aussi jazz (blues), chanson yiddish et musique électronique composent un kaléidoscope que contrepoincent images d'archives musicales et filmage en direct des protagonistes à l'aide de caméras ou de smartphones.

Peur de mourir trop vite

De ces petits d'homme en passe de le devenir fusent des jugements aussi amusants que péremptoirs : la *Turangalila-Symphonie*, de Messiaen ? « *Une petite clope* ». Les quatuors de Beethoven ? « *C'est pour les quadras : le degré de résignation...!* » La musique les exalte et les contraint, leur brûle l'âme et les doigts, distille la peur de mourir trop vite en embrassant une profession centrée sur un patrimoine séculaire dans un monde trop vieux.

Alors, il faut boire, fumer, baiser, jouer et surjouer, et, plus que tout, parler jusqu'à plus soif. Ce qu'ils font sans pudeur ni retenue – et peut-être est-ce là le seul écueil du spectacle, parfois un peu bavard et complaisant. Reste une passionnante plongée dans les méandres du cœur humain, dont le théâtre d'apprentissage de Séverine Chavrier a su rendre la force et la grâce dans une captivante mise en œuvre tour à tour drôle, émouvante, passionnelle, et ce qu'il faut de dérangeant. ■

MARIE-AUDE ROUX

Aria da capo, de Séverine Chavrier. Le 10 décembre à 20 h 30 au Théâtre Roger-Barat, à Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise).

La même fureur de vivre habite ces jeunes âmes, dont les corps s'émeuvent d'un éveil sexuel aux pulsions plus ou moins crues



Crédits photographiques CDNO p.4 / Louise Sari p. 1, 2, 3, 4, 6, 8, 10 et 11

Mathilde Cocq
Directrice adjointe
mathilde.cocq@cdn-orleans.com
+33 (0)6 63 04 32 55

Pauline Pierron
Chargée de production et de diffusion
pauline.pierron@cdn-orleans.com
+33 (0)6 76 59 15 22